

mença l'établissement qu'il avait projeté. Il éleva un modeste comptoir, où tous les objets de première nécessité étaient offerts en vente, à des prix modérés, et avec cette franchise et cette honnêteté qui attirèrent et captivèrent la bonne foi des acheteurs. Son commerce d'abord restreint, prit bientôt un assez grand développement et lui permit de se livrer à des opérations plus considérables. Le succès couronnait toutes ses entreprises ; et, voyant tous les jours s'élargir le cercle de ses affaires, il comprit que l'aide et le concours d'une personne habile et intéressée lui seraient d'une grande utilité, et contribueraient à donner à son négoce une vigueur et une étendue qui multiplieraient bientôt ses profits.

Il résolut donc de repasser en France et d'en ramener ses vieux parents. Après avoir réalisé un assez joli pécule, et s'être muni d'un grand nombre de produits d'industrie canadienne et indigène, M. Dambourgès se sépara de ses nouveaux amis, et s'embarqua, en 1766, pour sa vieille patrie, accompagné de leurs vœux et de leurs regrets. La navigation fut longue et orageuse, mais enfin, après bien des jours d'attente, il put fouler une fois encore le sol de cette France aimée, où s'était écoulée sa paisible jeunesse. Le cœur gros de joie, et savourant d'avance le plaisir que son arrivée imprévue allait causer à sa famille, il s'achemina de suite vers la vieille résidence paternelle. Il pensait déter-